

La tactique appliquée au terrain

Autor(en): **Wan de Welde**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **14 (1869)**

Heft 23

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-357811>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Après avoir publié d'abondants extraits du rapport ci-dessus, le *Journal de Genève* du 31 août y a joint les réflexions ci-dessous, dignes aussi d'être enregistrées :

« Tel est le rapport que la Société militaire du Canton de Genève a, par sa décision unanime de l'assemblée tenue le 25 août, ratifié comme représentant son opinion ; aucun de ses membres présents, quelles que pussent être les divergences possibles sur tel ou tel point de détail, n'a pris la parole pour émettre une conviction opposée aux conclusions générales de la commission, ni, à plus forte raison, n'a usé du droit que M. le président avait réservé à chacun de joindre à ce document un rapport de minorité.

« Il serait difficile de contester en pareille matière la compétence de la Société militaire ; et nous serions d'autant moins disposés à le faire que le rapport rédigé par M. le major Gas, soumis, avant d'être envoyé au comité central (à Neuchâtel), à plusieurs de nos officiers supérieurs de l'état-major fédéral, ainsi qu'à M. le général Dufour lui-même, avait reçu leur entière approbation.

« Autant que nous pouvons formuler nous-mêmes un jugement, c'est-à-dire en ce qui concerne la partie de la question qui n'est pas seulement militaire, mais politique, nous nous rangeons aux conclusions que nous venons de communiquer à nos lecteurs, quelque déplaisir qu'elles puissent causer à certains journaux de la Suisse orientale ou centrale, et malgré le langage plus empreint de mauvaise humeur que de politesse que l'un d'eux, la *Gazette de St-Gall*, a cru devoir tenir à ce propos. La *Gazette de St-Gall*, dans une apostrophe assez inconvenante, s'est trompée du tout au tout sur les sentiments militaires des officiers genevois ; ils ne demandent point qu'on leur rende des épaulettes que leur corps a été peut-être le premier à poser sans exception dans la Confédération, et ils ne veulent point que, pour leur être agréable, la Suisse singe le *militarisme français* ; il est vrai que, s'ils ne désirent nullement marcher au tambour français, ils n'entendent pas davantage danser au fifre prussien. »



LA TACTIQUE APPLIQUÉE AU TERRAIN

PAR LE MAJOR WAN DE WELDE.

Ainsi que nous l'avons annoncé précédemment ⁽¹⁾, nous ferons connaître cet important ouvrage à nos lecteurs, en en reproduisant l'introduction suivante :

PRÉCEPTES GÉNÉRAUX.

A en croire la rumeur publique, les campagnes de 1866 auraient transformé tous les préceptes de la guerre, ceux de la tactique surtout.

D'après un grand nombre d'écrivains militaires, *sur le champ de bataille*, avec le fusil à tir rapide et le canon à longue portée, la défensive semblerait avoir pris l'ascendant sur l'offensive.

Une défensive avec retour offensif, *bien entendu*, et employée à propos, a de tout temps été une bonne tactique. Wellington en a fait un judicieux emploi contre les Français, en Espagne et à Waterloo.

Bien que ses soldats fussent encore armés de fusils à silex, il comprenait tout l'avantage qu'il pouvait tirer de l'effet de leur feu suivi d'une attaque à la baïonnette, ou bien, de l'action simultanée de la baïonnette et du feu, contre des troupes habituées à courir sus, « à attaquer le bœuf par ses cornes, » comme disait le maréchal Bugeaud dans son langage expressif et pittoresque.

(1) Voir notre numéro du 8 septembre 1869.

Quoique la méthode de guerre de Wellington, contre des troupes habituées à courir sus soit très recommandable, nous croyons qu'il serait dangereux, faux même, d'ériger en principe que, à l'avenir, sur le champ de bataille, *la défensive aura la prépondérance sur l'offensive*.

Aujourd'hui, comme à toutes les époques, l'offensive en stratégie entraîne avec elle l'ascendant moral ; or, du moment qu'une troupe manœuvre, même sur le champ de bataille, qu'elle opère une manœuvre tournante ou qu'elle déborde une aile de son adversaire, ou enfin qu'elle menace sa ligne de retraite, immédiatement la stratégie se mêle à la tactique et l'offensive prendra l'ascendant qu'elle a toujours eu sur la défensive.

Voyons cependant si la guerre de 1866 milite en faveur de la défensive.

Nous constatons d'abord que, par ses résultats, elle témoigne contre : les Autrichiens qui, en tactique comme en stratégie, suivent généralement cette méthode de guerre, ont été battus dans presque toutes les rencontres, et c'est bien plus par l'effet moral que les manœuvres tournantes des Prussiens ont exercées sur les Autrichiens, que par le feu, que ces derniers ont été battus.

A Blumenau, par exemple, le combat de front n'avait produit aucun résultat, si ce n'est de mettre, de part et d'autre, quelques hommes hors de combat, tandis que le mouvement tournant de la brigade Bosc a décidé du sort du combat, sans tirer un coup de fusil. A la journée de Sadowa, Chlum, défendu par les Autrichiens, est enlevé par une tête de colonne prussienne. Rosbritz, occupé par les Prussiens, est repris par les Autrichiens. Nechanitz, défendu par les Saxons, armés de fusils à tir rapide et qui, de l'aveu de tout le monde se sont bien battus, soutenus par le 8^e corps autrichien, est enlevé par des troupes moins élevées en nombre que celles chargées de défendre ce village. La brigade Hanenfeld, presque sans combattre, par une simple manœuvre tournante sur Lochnitz, prend 58 canons, fait 5000 prisonniers et exerce un tel effet moral sur l'ensemble de la bataille, que Benedeck, malgré les 50 mille hommes de réserve encore intacts dont il dispose, se décide à la retraite.

Quels sont donc les combats de cette campagne qui témoignent tant en faveur de la défensive ? Ce ne sont certes pas les rencontres dans les montagnes ! rencontres dans lesquelles les défenseurs ont perdu 40 mille hommes et émoussé le moral de leur armée !...

Les Prussiens ont obtenu tous leurs succès par des mouvements offensifs, par des attaques enveloppantes, dont le feu convergent de l'attaque a presque toujours raison du feu divergent de la défense.

Si, en tactique et en stratégie, l'offensive entraîne toujours avec elle l'ascendant moral, bien souvent elle a aussi la supériorité matérielle, c'est-à-dire qu'en rase campagne, une troupe sur la défensive qui se laisse envelopper tactiquement, est généralement une troupe battue, non-seulement par l'ascendant moral que produit l'attaque sur la défense, mais aussi parce que le feu convergent de la troupe enveloppante a une supériorité incommensurable sur le feu divergent de la troupe enveloppée.

On peut donc admettre comme règle générale : qu'on doit éviter autant que possible de se laisser envelopper tactiquement, c'est-à-dire dans le rayon d'action des armes de jet auxquelles le défenseur est exposé ; et on peut admettre aussi que l'offensive, bien menée, aura généralement l'avantage sur la défensive même en tactique.

Dans un combat entre deux troupes agissant parallèlement l'une contre l'autre, par conséquent sans combinaisons tactiques, celle qui attendrait son adversaire de pied ferme, pour l'accabler d'abord par son feu et se lancer ensuite au-devant de lui la baïonnette en avant, aurait évidemment l'avantage : mais cette manière de combattre dénoterait la négation de toute combinaison de tactique de la part de l'attaquant.

Règle générale : Il faut éviter les attaques de front, ou du moins les faire avec une aile renforcée, ou les accompagner d'un mouvement latéral ou d'une manœuvre tournante.

Vers la fin du premier Empire, les généraux français avaient une telle habitude de vaincre, une telle conviction que nul adversaire ne pouvait contenir l'élan de leurs attaques, qu'un grand nombre d'entre eux considéraient toute manœuvre ne menant pas droit à l'ennemi, comme une perte de temps, sinon comme un acte de faiblesse ou de pusillanimité.

Quand on aura à faire à un adversaire méprisant les combinaisons de la tactique, se ruant ordinairement droit en avant, *la défensive avec retour offensif*, l'emploi du feu combiné avec l'attaque à la baïonnette, la manœuvre favorite de Wellington, promettra de bons résultats.

Le canon à longue portée et le fusil à tir rapide sont-ils aussi favorables à la défensive qu'on le prétend ? Ce point de la science de la guerre demande un examen sérieux :

Depuis l'invention de la poudre à canon et l'emploi des armes de jet à longue portée, la défense des places, comme la défense des postes et des localités, châteaux, cassines, etc., a baissé à mesure que les armes de jet se sont perfectionnées et que leur portée est devenue plus grande. — Ce que nous avançons ici est un axiome qui n'est contesté par personne.

Or, si ce que nous venons de dire est une vérité évidente ; si tous les perfectionnements des armes de jet qui se sont succédé ont été favorables à l'attaque, à l'offensive, pourquoi donc les derniers perfectionnements (si perfectionnements il y a) auraient-ils produit l'effet contraire ?

L'avantage de l'attaque sur la défense, résultant, nous venons de le voir, de la supériorité qu'a le feu convergent de l'attaque sur le feu divergent de la défense, la multiplicité des coups lancés de part et d'autre ne peut nécessairement qu'accroître cette supériorité ; quant à la grande portée du canon, elle est également à l'avantage de l'attaque, parce que celle-ci, en enveloppant de plus loin, sera moins exposée au feu de la défense, sans perdre relativement autant que cette dernière de l'efficacité du sien. En d'autres termes, le feu de la défense sera d'autant plus divergent et produira d'autant moins d'effet que l'arc de cercle formant le front d'attaque sera plus grand, tandis que le feu partant de ce front sera d'autant plus convergent que l'arc de cercle sera plus enveloppant.

On objectera que cela peut être vrai pour la défense d'une place ou d'un poste, où l'attaque enveloppe généralement la défense ; mais qu'il n'en sera pas toujours ainsi sur un champ de bataille, où deux armées se rueront le plus souvent l'une sur l'autre, sans grandes combinaisons tactiques.

Sans doute, nous venons de le voir, dans le cas d'une attaque directe, l'emploi simultané du feu et de la baïonnette devraient et doivent même avoir raison de la baïonnette seule ; si cela n'est pas toujours vrai, l'exception doit naître de l'état moral des troupes en présence ; mais, cependant, on ne peut pas ériger en principe qu'une manœuvre est généralement bonne, quand elle ne l'est que contre un adversaire commettant des fautes, ou ignorant les ressources que procure la tactique.

C'est aussi une très grave erreur de croire qu'un champ de bataille ressemble à un terrain d'exercice, et que le combat réel a beaucoup d'analogie avec nos manœuvres de paix.

Une bataille n'est le plus souvent qu'une suite de rencontres, une série d'attaques et de défenses de localités, de fermes, de châteaux, de villages, favorables ou nuisibles à celui qui les occupe, suivant que la défense en sera bien ou mal conçue, suivant que le feu enveloppant aura plus ou moins d'action sur eux.

A la bataille de Ligny, le village de ce nom, bien que vaillamment défendu, tombe devant le feu enveloppant de quelques canons français. Les défenseurs ayant accumulé de trop grandes masses de troupes dans le village même, le feu

convergent de l'attaque produisit un tel ravage dans ces masses, qu'elles durent bientôt abandonner ce poste. L'occupation de ce village a été plus nuisible qu'utile aux Prussiens.

Deux jours plus tard, au château d'Hougoumont, *quelques compagnies*, flanquées latéralement par de fortes batteries qui obligent les Français d'attaquer ce poste de front, résistent pendant toute la journée aux efforts de quatre divisions.

La bataille de Solférino offre un double exemple de ce genre : seize régiments d'infanterie attaquent vainement Solférino ; ils sont successivement repoussés après avoir subi d'énormes pertes. Une forte batterie enveloppe le cimetière, d'où sortait la masse du feu, renverse ses murailles, en chasse les défenseurs, et alors, cimetière et village tombent sous les efforts d'un seul bataillon.

A Sadowa, Chlum, entouré de masses de troupes et de formidables batteries, est enveloppé et enlevé par quelques compagnies !!! D'une action de guerre qui est restée une énigme pour tout le monde, on ne saurait déduire de principe : mais incontestablement elle témoigne contre l'opinion de ceux qui prétendent que la campagne de Bohême ou la journée de Sadowa prouvent en faveur de la défensive.

Dans la bataille de Sadowa, on cherche vainement de grandes manœuvres de troupes d'une armée isolée ou de plusieurs armées réunies. Des lignes de tirailleurs, continuellement renforcées par des soutiens qui les suivent de près, débordant et enveloppant constamment leur adversaire, livrant généralement des combats offensifs : voilà le caractère de la tactique employée par le vainqueur dans cette mémorable journée, tactique de laquelle les écrivains militaires allemands cherchent à déduire que « sur le champ de bataille, la défensive a pris l'ascendant sur l'offensive. » Une déduction contraire nous semble plus logique et plus en harmonie avec les faits.

DÉFINITIONS ET MAXIMES.

Tactique : La tactique des anciens était plus simple que la nôtre ; cette branche de la science de la guerre se définissait en trois mots : « *ordre de combat.* » Cette définition est encore admissible aujourd'hui : *L'ordre de combat, la formation qu'on prend pour attaquer ou pour repousser un ennemi*, c'est ce qu'on appelle faire de la tactique. On fait de bonne tactique ou de mauvaise tactique, selon que la formation s'adapte bien ou mal au terrain sur lequel on doit agir et aussi suivant qu'elle convient ou ne convient pas pour le genre de combat que l'on doit soutenir.

Le maniement de la troupe et la science de la topographie, sont donc des connaissances indispensables pour devenir tacticien.

Défensive : Une troupe sur la défensive est celle qui attend d'abord l'ennemi de pied ferme ; elle choisit la formation et l'emplacement les plus convenables pour que son feu ait la plus grande efficacité possible ; elle cherche aussi à se garantir contre le feu de son adversaire, mais en conservant toujours la faculté de passer aisément de la défensive à l'offensive.

Offensive : Une troupe qui prend l'initiative de l'attaque. L'attaque en ligne entièrement déployée ou en ligne formée de colonnes de compagnie, de bataillons ou de demi-bataillons, précédés de tirailleurs, c'est-à-dire la charge à la baïonnette accompagnée d'une attaque de feu, sera généralement une bonne formation pour l'offensive. Si cette double attaque est appuyée d'une démonstration sur le flanc de l'ennemi, très souvent une telle démonstration facilitera considérablement l'attaque et diminuera grandement les pertes que nécessite une simple attaque de front.

L'emploi de grandes masses de troupes, *d'une armée isolée*, tant vanté par nos devanciers, dénote la pauvreté en tactique. Sans doute, quand il arrive qu'on a sous la main une masse de troupes de n'importe quelle arme, et que l'occasion se présente de s'en servir utilement, ce serait folie de ne pas en profiter ; mais, comme ces occasions se présentent rarement, si d'avance on forme de gros corps

spéciaux, ces corps resteront souvent dans l'inaction, alors que les troupes qui les composent pourraient être très utilement employées, si elles étaient réparties sur toute l'armée. La dernière guerre fourmille d'exemples de ce genre : les escadrons divisionnaires ont fait merveille ; les corps de cavalerie sont restés dans l'inaction, et, de part et d'autre, les grosses batteries ont joué de tristes rôles : les uns ne sont pas parvenus à les amener sur le lieu de l'action, les autres les ont si mal disposées, qu'ils ont été obligés de les abandonner avant que la retraite fût décidée.

La cavalerie et l'artillerie sont des armes-aides, très utiles quand on sait s'en servir en les combinant avec l'infanterie.

La cavalerie a pour mission d'éclairer l'armée et de compléter les succès obtenus par les autres armes. Le talent de son général consiste à savoir saisir l'à-propos, à arriver sur le terrain du combat au moment opportun. Quant à l'obligation qu'on impose à la cavalerie de couvrir les retraites, les escadrons divisionnaires, combinés avec les autres armes, rendent parfois de grands services ; mais, quoi qu'en disent grand nombre d'écrivains militaires, ne confiez jamais ces sortes de missions à des corps de cavalerie seuls.

L'artillerie, combinée avec les autres armes, a une action offensive dont les tacticiens ont rarement tiré bon parti. A moins de pouvoir surprendre son adversaire, l'attaque à la baïonnette ou la charge doit toujours être précédée ou accompagnée de l'attaque de feu, fournie par des tirailleurs entremêlés de canons.

Si l'on éloigne les batteries à plus de 600 pas de l'infanterie (ce qu'on doit éviter), il convient de leur donner une escorte spéciale, de préférence prise parmi les carabiniers ou les tireurs de précision : ceux-ci tiendront plus aisément les tirailleurs ennemis à distance des batteries, que ne sauraient le faire les tirailleurs ordinaires.

Sur la défensive, l'artillerie doit éviter de répondre à l'artillerie de l'attaquant ; le plus souvent, elle ne doit démasquer ses batteries et ouvrir son feu que pour battre les colonnes assaillantes. Dans l'offensive, l'artillerie, devant frayer le chemin aux colonnes d'attaque, renverse les obstacles et cherche à découvrir et à faire taire l'artillerie de la défense.

Ces préceptes sont vrais pour la bonne artillerie de campagne ; il se peut qu'avec la nouvelle artillerie, qui ne produit qu'un médiocre effet de près, il conviendrait de renverser ces préceptes. — C'est un point qui reste à élucider par l'expérience.

Du reste, il est assez généralement admis aujourd'hui, en Allemagne surtout, que la transformation opérée dans l'artillerie de campagne n'est pas heureuse, « laisse tout dans le vague ; » que le mirage trompeur que présente le canon rayé dans le polygone, se dévoilant promptement sur le terrain du combat, ne sera que de courte durée ; qu'on sera bientôt obligé de le transformer de nouveau et, si l'on ne trouve pas mieux, de reprendre l'ancien système.

Voici comment s'exprime, à ce sujet, un auteur allemand (Arkolay), bien certainement un officier d'artillerie, qui semble être très au courant de l'effet produit par la nouvelle artillerie dans la campagne de Bohême :

« La supériorité du canon rayé sur le canon lisse, obtenue dans le polygone, est purement illusoire : l'efficacité du tir d'une arme ne dépend pas de sa justesse, mais bien de son espace dangereux...

« Sur le champ de bataille, l'artillerie de campagne ne vise jamais des buts étroits et circonscrits ; l'efficacité du tir ne peut donc pas être relevée sur une cloison ; dans cette appréciation, l'étendue du but et sa profondeur doivent entrer en ligne de compte...

« On a exagéré l'emploi des projectiles creux en tirant des obus de plein fouet ; l'espace dangereux et les effets de la fusée à temps et du schrapnell ont été évalués avec partialité : les schrapnells ne sont utiles que dans certaines circonstances qui ne se présentent que périodiquement à la guerre. Les obus explosifs sont tacti-

quement des projectiles médiocres ; leur tir méthodique se fait lentement. Ils ajoutent à la force d'impulsion celle d'éclatement ; c'est là un avantage qui n'est réellement apprécié que dans les expériences de paix...

« Les bouches à feu rayées ne conviennent pas à toutes les subdivisions de l'artillerie ; ainsi, une batterie à cheval rayée est une inconséquence, un non-sens...

« Les bouches à feu rayées, à *des distances exactement mesurées*, possèdent une grande précision dans le tir direct, et la portée de leurs projectiles est très grande ; elles conviennent particulièrement à l'artillerie de place et à celle de siège ; l'introduction d'une quantité modérée de ces engins dans l'artillerie de campagne est certes recommandable, pour certains buts déterminés. Les effets du canon rayé de campagne sont moindres sur le champ de bataille que dans un polygone, parce qu'il exige impérieusement une appréciation exacte de la distance. Ses projectiles ne frappent qu'une zone restreinte du champ de bataille ; leur force de percussion est moindre que celle des boulets pleins aux distances moyennes, et plus grande aux distances éloignées. Son tir pauvre et peu flexible n'augmente pas de précision, à mesure que le but se rapproche. Ses munitions sont compliquées ; elles ne supportent pas de maniement inexact, ce qui est cependant inévitable en campagne. Le matériel et les munitions sont d'un entretien difficile et coûteux.

« Les bouches à feu lisses se comportent d'une manière satisfaisante dans les polygones ; leur efficacité de tir sur le champ de bataille est relativement très grande, et ne subit pas de fluctuations dans les circonstances difficiles ; elles admettent des erreurs dans l'appréciation des distances. Leurs projectiles battent non-seulement le front de la position ennemie, mais encore la profondeur et l'ensemble du champ de bataille. Elles constituent l'artillerie la plus pratique en temps de guerre, même dans les circonstances imprévues ; elles fournissent un tir très riche, offrant une masse de gradations applicables aux phases changeantes du combat. Leur tir très flexible satisfait *aux thèmes tactiques les plus opposés* ; son efficacité augmente à mesure que la distance diminue. La force de pénétration de leurs projectiles est très grande aux distances moyennes et petites. Leur matériel et leurs munitions sont d'une grande simplicité ; ils supportent très bien les circonstances imprévues, un maniement inexact qui se produit souvent en campagne. Les bouches à feu lisses satisfont aux exigences de la science ; leur confection n'est pas onéreuse ; leur tir est très vif, très indépendant sur le champ de bataille ; leurs avant-trains et leurs caissons peuvent contenir une grande quantité de munitions. Leur matériel est solide, durable ; elles conviennent également à toutes les espèces d'artillerie, *jouissent d'une grande quantité de propriétés tactiques, et permettent seules le tir roulant*. Leur tir à mitraille est très redoutable ; la précision de leur tir de plein fouet, contre des buts de moyenne grandeur et à des distances moyennes est grande, mais elle diminue d'une manière surprenante lorsqu'on vise de petits buts très éloignés. L'efficacité de leurs projectiles, sous le double rapport de la percussion et de l'explosion, est immédiate et remarquable ; elles font facilement usage des fusées de projectiles explosifs. »

Dans sa conclusion, l'auteur ajoute : « que les bouches à feu de campagne lisses constituent une arme ; que celles rayées ne sont que des instruments qui ne procurent, *en aucune circonstance, d'action tactique décisive* (1).

Elles sont forcément restreintes au combat à grande distance, n'agissant que comme artillerie de position et gaspillant beaucoup de munitions. »

Et voici comment on s'exprime dans une brochure : *Étude sur la tactique à propos de la campagne de 1866*, écrite par un officier prussien qui a pris part à

(1) Le colonel Lecomte n'a donc pas eu tort en comparant l'artillerie rayée à une bonne musique militaire, coûtant très cher, mais qui ne saurait pas produire l'effet utile que pourraient rendre quelques clairons, qui coûteraient beaucoup moins.

(Note du major van de Welde.)

cette guerre, travail remarquable, traduit en France par ordre du Département de la guerre et distribué aux officiers de l'armée :

« Nous croyons qu'il se rencontre, même parmi les officiers d'artillerie, peu de personnes qui se déclarent satisfaites de la part prise par l'artillerie à cette campagne. Mais le sujet que nous traitons est trop important pour que nous ne disions pas la vérité tout entière. Dans la prochaine campagne c'est par la valeur de son instruction tactique, et non par celle de son instruction technique, que l'artillerie pourra prétendre à un rôle important. A quoi bon une artillerie qui tire à la perfection, mais qui n'est jamais au bon endroit ! Mieux vaudrait une artillerie qui tire vivement et sans relâche : au moins cela donne du cœur au soldat... »

Ceux qui voudront se convaincre combien les auteurs que nous venons de citer sont dans le vrai, n'auront qu'à lire dans les brochures, dans les revues allemandes et dans le *Journal de l'Armée belge* les articles de leurs adversaires qui cherchent à les réfuter. C'est de cette argumentation indécise, timide, timorée qu'on déduira aisément la vérité vraie.

« Les contradicteurs d'Arcolay s'accordent tous à dire que le nouvel engin ne date que d'hier ; qu'il est susceptible de perfectionnements et que l'on trouvera bien, tôt ou tard, un système satisfaisant à toutes les conditions possibles... (On aurait bien fait d'attendre qu'on eût trouvé ce système avant de réformer un armement convenable pour en adopter un qu'on reconnaît être très incomplet.)

« Les écrivains militaires les plus autorisés sont unanimes (unanimous) à reconnaître que les immenses changements apportés au tir de l'artillerie ont fait périliciter la tactique de cette arme. Ils prétendent, non sans bonnes raisons, que l'ancienne artillerie se prêtait à toutes les circonstances de guerre ; que ses feux étaient très divers, riches...

« Ce qui a fait la gloire de l'artillerie lisse, est son emploi facile et bien déterminé. Aujourd'hui nous sommes dans un vague complet qui fait le plus grand tort aux rayés...

« Arcolay est dans le vrai, quand il fait voir que la nature même du canon de la nouvelle artillerie conduit au combat éloigné, et qu'ainsi, au lieu de continuer son développement comme arme décisive, l'artillerie a rétrogradé sous ce rapport en 1866...

« Si maintenant on jette un regard sur l'artillerie rayée, on la voit en Italie et en Bohême, produisant des effets moins considérables que ceux sur lesquels on comptait, eu égard aux brillants résultats obtenus auparavant dans les polygones ; tandis que l'ancienne artillerie fut souvent plus heureuse à la guerre que dans ses exercices du temps de paix...

« On ne saurait le nier, l'emploi de méthodes quasi-géodésiques, pour la détermination des distances, est la suite naturelle des énormes portées dont l'artillerie a fait usage en 1866. En Bohême, on a vu les officiers de l'artillerie compter, montre en main, le temps que le boulet autrichien mettait à arriver jusqu'à eux, et en conclure la distance de la batterie ennemie. Cette manière de faire est certainement fort méritoire, très judicieuse avec le rayé, surtout quand on abuse de ses portées, mais elle refoule la tactique jusqu'à l'époque où l'artillerie de campagne était simplement une artillerie de position... »

Dans la rédaction de notre travail, nous ne pouvons évidemment pas baser nos raisonnements de tactique sur un système d'artillerie que même ses propres partisans accusent : « de refouler la tactique jusqu'à l'époque où l'artillerie de campagne était simplement une artillerie de position, » c'est-à-dire que nous ne pouvons pas bénévolement nous baser sur un système qui nous ramènerait à la tactique de la guerre de Trente ans. Si, pour exposer des exemples de l'emploi des trois armes sur le terrain du combat, pour trouver une artillerie possédant des qualités tactiques, nous sommes obligés de faire un retour vers le passé, nous ne sommes cependant pas forcés de reculer jusqu'à l'époque de Gustave-Adolphe ;

nous pouvons nous arrêter à un système d'une date plus récente, à celui qui, de l'aveu des partisans du nouvel engin, « se prêtait à toutes les circonstances de la guerre, » à l'artillerie lisse, et c'est ce que nous ferons.

Nous avons cru pendant un certain temps que, pour l'attaque et pour la défense des digues et des défilés, partout enfin où la troupe serait obligée d'agir sur un front étroit et en colonne profonde, des pièces à longue portée, *dont la déviation latérale du tir est presque nulle*, auraient l'avantage sur les pièces lisses. La pratique est venue démontrer le contraire.

Même dans le genre de combat où la nouvelle artillerie semblait avoir la chance de primer sur l'ancien système, elle n'a produit que de médiocres résultats.

La médiocrité du tir de la pièce rayée, en campagne, ne provient pas seulement de la difficulté d'apprécier à vue la distance exacte de l'objet qu'on cherche à battre, mais aussi de ce que, le plus souvent, les buts sont mobiles, et surtout de ce que la pièce rayée, pour produire un effet utile, exige avant tout d'être bien pointée. Or, sur le champ de bataille, au milieu de l'action, où le calme est incompatible avec l'entrain qu'exige le succès dans le combat, on ne pointe ni bien ni mal, ON NE POINTE PAS, et c'est ce qui fait que, dans la pratique, la pièce lisse a une si grande supériorité sur la pièce rayée.

Le projectile sphérique, lancé à toute volée, même au hasard, *bondit le long du sol* et parcourt ce qu'on appelle un espace dangereux toujours très étendu. Le projectile conique, lancé même dans les meilleures conditions possibles, ne frappant le sol que *sur un point*, produit ce qu'on appelle en terme d'artillerie un *feu fichant*, presque sans espace dangereux.

Sur le champ de bataille, le feu de la pièce lisse est presque toujours rasant, celui de la pièce rayée est généralement fichant; voilà en quoi diffèrent essentiellement les tirs des deux systèmes.

Quoi qu'il en soit, dans l'offensive comme dans la défensive, les batteries se placent généralement du côté où la ligne de bataille est appuyée à un obstacle et de manière à porter leur feu en avant de cette ligne, sans paralyser l'action offensive ou les mouvements en retraite des autres armes. — On trouvera, dans le corps de l'ouvrage, un grand nombre d'exemples de l'application de ce principe.

Nous venons de voir que l'artillerie doit, de préférence, prendre ses escortes parmi les carabiniers; dans le corps du livre, on verra que, pour l'attaque comme pour la défense des localités, nous assignons souvent aux carabiniers une destination autre que celle que nous donnons aux tirailleurs de l'infanterie de ligne. Les uns remplissent généralement l'office de tireurs de position, les autres celui de tirailleurs couvrant des lignes ou employés en grandes bandes.

S'il est utile d'avoir dans chaque division ou corps d'armée quelques compagnies de tireurs de précision, il ne faudrait cependant pas que *l'éducation* de ces tireurs, des carabiniers, eût exclusivement pour but *de s'embusquer et de tirer juste*.

Si la justesse du tir a sa valeur, l'initiative et l'élan dans le combat en ont une bien plus grande encore. Il serait même très nuisible de développer dans une troupe *la qualité de tireur de position, au détriment de l'entrain et de l'esprit d'initiative*.

Une troupe tirant mal, mais ayant de l'entrain, serait préférable à une troupe tirant bien, mais manquant d'élan.

Pour l'attaque comme pour la défense, l'action des tireurs de précision, pour produire un effet utile, doit toujours être combinée avec l'action des tirailleurs lancés en grandes bandes, et des troupes agissant en rangs serrés.

Généralement, l'action des tireurs de précision isolés reste sans effet utile.

A l'appui de cette assertion, citons un exemple qui nous a été raconté par le général Jomini : « En 1805, après la prise d'Ulm, nous disait le général, le corps « de Ney, dans lequel je remplissais le chef d'état-major, au lieu de suivre l'armée « dans sa marche sur Vienne, entra dans le Vorarl-Berg. On nous opposa un

« corps de Tyroliens, pour le moins numériquement aussi fort que le nôtre ; cette
« multitude de braves soldats, tous tireurs de position, n'a jamais pu arrêter un
« instant la marche de notre corps ; nous n'avons même jamais déployé une
« division ou une brigade pour les combattre ; quand nos régiments d'avant-
« gardes arrivèrent dans les gorges ou dans les vallées où ces tireurs s'étaient
« embusqués derrière des rochers ou dans des broussailles, les compagnies d'élite
« de ces régiments se lancèrent en avant, et souvent, sans tirer un coup de fusil,
« traversèrent, *sur un point*, la ligne des embuscades. Une fois cette ligne rompue,
« les Tyroliens perdirent confiance, lâchèrent pied, et neuf fois sur dix on leur
« enleva quatre fois plus de prisonniers qu'ils n'avaient mis d'hommes hors de
« combat. »

NOUVELLES ET CHRONIQUE.

Le *Bund*, feuille de Berne dans laquelle écrivent souvent, dit-on, de très hauts fonctionnaires fédéraux et entr'autres les auteurs du projet de réorganisation militaire suisse, émet sur cette réforme quelques vues nouvelles qui peuvent être intéressantes à enregistrer pour compléter celles de l'exposé officiel des motifs.

« Le projet Welti, dit ce journal dans son numéro du 29 octobre, cherche, on le sait, à établir l'unité de l'armée suisse. A cet effet il supprime le système des contingents et donne l'instruction de l'infanterie, comme celle des armes spéciales, à la Confédération. En outre il entreprend une réforme de l'état-major fédéral qui est des plus urgente, celle de *démocratiser* ce corps, qui actuellement est trop *aristocratique*. »

Il me semble à moi, MM. les rédacteurs, qu'un corps militaire ne devrait être ni démocratique ni aristocratique, mais simplement *hiérarchique*. D'ailleurs quand on a eu besoin d'adjudants toujours prêts, bien montés et bien servis, on a été assez content de recourir à ceux qu'on qualifie d'*aristocrates*. Est-il juste aujourd'hui d'inventer des moyens de les priver de l'avancement auquel ils ont droit, de les faire rentrer dans les corps de troupes pour qu'ils cèdent la place à des *troupiers* qu'on suppose plus *démocrates* et peut-être plus commodes ?... Un état-major instruit et expérimenté est sans doute désagréable à certains *faiseurs* ; mais comme ceux-ci ne suffiraient pas à défendre seuls la patrie en danger, la loi ne devra pas trop s'inquiéter de leurs mesquines convenances personnelles.

Un officier fédéral.

France. Une nouvelle et intéressante feuille militaire se publie depuis quelque temps à Paris sous l'habile direction de M. Gustave Allard, propriétaire-gérant. Nous voulons parler de la *France militaire, journal de l'armée et de la garde nationale mobile*, paraissant deux fois par semaine (à 20 francs par an) et visant à être l'organe indépendant de la nouvelle armée créée par la loi de 1868. Les premiers numéros de cette feuille font bien augurer de son avenir et de ses succès. Le solide et le piquant s'y mêlent dans de justes proportions. A côté de bons articles de fond et de spirituelles causeries sur divers sujets, on y trouve une chronique des principaux faits militaires et toutes les nominations d'officiers supérieurs. Nous y avons remarqué entr'autres de charmantes *silhouettes militaires* des maréchaux de France actuels et un éloquent plaidoyer, au nom de l'égalité entre les armes, pour le rétablissement des musiques de cavalerie et d'artillerie supprimées il y a deux ans.

La *Revue militaire suisse* paraît deux fois par mois à Lausanne. Elle publie en supplément, une fois par mois, une *Revue des armes spéciales*. — Prix : Pour la Suisse, 7 fr. 50 c. par an. Pour la France, l'Allemagne et l'Italie, 10 fr. par an. Pour les autres Etats, 15 fr. par an. — Pour tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction, s'adresser au Comité de Direction de la *Revue militaire suisse*, à Lausanne, composé de MM. F. LECOMTE, colonel fédéral ; E. RUCHONNET, major fédéral d'artillerie ; Jules DUMUR, capitaine fédéral du génie (à Zurich).